

## Liberté

### La rue s'allume

André Belleau

---

Pour la chanson  
Volume 8, numéro 4, juillet-août 1966

URI : [id.erudit.org/iderudit/30058ac](http://id.erudit.org/iderudit/30058ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)  
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Belleau, A. (1966). La rue s'allume. *Liberté*, 8(4), 25–28.

---

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1966

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

## la rue s'allume

*"L'odeur des banques se mêle aux  
brises de l'enfance".*

Fernand Ouellette

C'est le titre d'une chanson d'André Popp que chante Pauline Julien. Ce fut aussi le titre (et le thème) d'une série d'émissions de radio que Jacques Godbout et moi fîmes en 1959 pour Jean-Guy Pilon, dans laquelle la chanson composait avec la ville les formes un peu floues d'une sensibilité qui ne devait plus rien à nos racines paysannes.

Désormais, il suffit d'une chanson pour que la rue s'allume.

Je suis fait de chansons. Je les retrouve à tous les coins de ma vie, acheminant vers moi plus qu'elles-mêmes, capables de symbioses indestructibles avec tel événement ou tel visage.

Je serais quitte envers elles s'il ne s'agissait que de cela. Mais je ne me souviens pas qu'une chanson m'ait frappé sans que j'aie essayé de la chanter à mon tour, bien ou mal, juste ou faux, dans ma voiture ou ma salle de bain, cela importe peu. Ce qui importe, ce sur quoi je me suis parfois interrogé, c'est ce besoin, ce bonheur de chanter. Vigneault, Fauré, le folklore, Trenet, les auteurs des chansons de Germaine Montéro ou de Maurice Chevalier, Schubert et Schumann (je confonds tous les genres, je le sais, ne me le dites pas) sont là, attendant que je me les approprie. Il ne me suffit pas de dire que je me projette entièrement dans leurs oeuvres, que par elles, je m'adresse, je parle forcément à quelqu'un. Cette appropriation indécente et irrespectueuse, je soupçonne qu'elle vise à une fin plus large : jeter dans le monde un rythme, une harmonie, des couleurs pour le re-configurer selon ce que je suis.

L'acte de chanter est équivoque. Il suppose que l'on sorte de soi-même, que l'on affronte l'autre, l'invisible auditoire. (La plu-

part des gens succombent à une peur paralysante du ridicule qui les empêche aussi bien de chanter que de faire des grimaces devant la glace lorsqu'ils en ont envie). Mais en même temps, s'il va vers le monde, c'est pour le mieux désarmer, pour substituer une périodicité rassurante et lénifiante à son arythmie foncière... La chanson est un prolongement de la chaise berceuse, une extension du berceau. C'est avec des chansons qu'on endort les enfants.

Si l'on chantait tant, autrefois, dans les familles canadiennes-françaises, c'est que, peut-être, l'on n'avait rien à se dire.

Je me demande si ma première conscience historique ne m'est pas venue par la chanson. Je fus revanchard trois quarts de siècle après 1870 lorsqu'enfant, je répétais ces mots que chantait ma mère :

*Ils ont brisé mon violon  
Parce que j'avais l'âme française...*

ou encore :

*Sentinelle ne tirez pas  
C'est un oiseau qui vient de Fran-an-ce.*

Ainsi, je connus l'Alsace-Lorraine avant les Cantons de l'Est. La Conquête échoua à mes rivages grâce à mon grand-père qui se souvenait d'une très vieille chose :

*De Lévis à Beauport,  
Le sang baignant nos plaines,  
Fier Anglais tu promènes,  
L'incendie et la mort...  
Anglais, Anglais, n'avance pas,  
La Citadelle te regarde,  
Montcalm est là, monte la garde,  
Anglais n'avance pas!*

Je sus cette chanson avant de savoir lire. Et lorsqu'on murmurait pour m'endormir :

*C'est Pinceau et puis Pincette  
Qui voulaient se marier,  
Ils voulurent faire des noces,  
Mais n'avaient pas de quoi manger...*

on ignorait que cette ritournelle nous parvenait du haut moyen âge. Je l'ai appris récemment en la retrouvant dans l'ANTHOLOGIE DE LA POESIE POPULAIRE FRANÇAISE de Claude Roy.

La chanson transmise de cette façon véhicule plus qu'elle-même. J'imagine qu'on n'est pas plus libre envers elle qu'envers ses bras ou ses jambes ou la langue qu'on parle.

J'avais neuf ans lorsque la dernière guerre éclata. De 1939 à 1945, la station radiophonique CHLP serina le répertoire d'avant-guerre, privée qu'elle était de disques de France. Il faut dire que c'était un poste assez pauvre, tributaire de l'ancien quotidien LA PATRIE, forcé de compter surtout sur ce qu'on appelait la "chansonnette". La discothèque complète du poste devait bien s'épuiser en un mois et, ensuite, on recommençait, si bien qu'à la fin de la guerre, je savais par coeur un énorme répertoire : Jean Clément, Tino Rossi, La Palma de l'Empire, les premiers Trenet, Maurice Chevalier, Mireille, Ray Ventura, etc.

Pendant ce temps, des millions d'hommes mouraient.

Peu après la guerre, Chevalier et Trenet vinrent à Montréal, chacun avec un nouveau répertoire, Chevalier au *Plateau*, Trenet au *Gaiety* qu'aspergeait le "bubble bath" de Lili St-Cyr. Jacques Normand commençait sa carrière au cinéma *Bijou* et au *Faisan Doré*. Aznavour était parmi nous. Ce fut une grande époque. Je découvrais le *Dichterliebe* de Schumann, les mélodies de Duparc et de Fauré. Cinq ans plus tard : Léo Ferré, Brassens (que j'entendis pour la première fois chez Jean-Guy Pilon) et l'espèce de conscience amoureuse que quelques-uns d'entre nous ont commencé à prendre de la chanson comme phénomène *sui generis* comportant une histoire, des perspectives, des tendances diverses, ce qui nous permit d'échapper au déterminisme linéaire des modes changeantes et des vedettes à la queue leu leu.

C'était nécessaire... Il importe peu que Germaine Montero soit devenue introuvable chez les disquaires. A vrai dire, je donnerais tout Jacques Brel pour JE PEUX VOUS RACONTER de Mac Orlan chanté par Montero. Ou pour LA CHANSON DES SAINTES-MARIES DE LA MER de Christiane Verger. Ou pour

certaines petites choses toutes simples de Louis Ducreux. Nous avons trop de goût pour la chanson pour suivre nécessairement le goût du jour.

Simultanément, je ne saurais me départir envers elle, qui fait partie de la trame et du tissu de ma vie, d'une réserve ambiguë. C'est vers l'attendrissement d'une part, la nostalgie ou la mélancolie de l'autre, qu'elle nous tire constamment avec une sorte de fatalité, une impuissance fondamentale à ébranler, à provoquer vraiment. Là est sa limite, même chez les meilleurs. Le très beau FLAMENCO DE PARIS de Ferré me paraît plus mélancolique que politique. Je ne crois pas à la révolte de Ferré. Et je prends Brecht plus au sérieux que Kurt Weill.

L'attendrissement joyeux ou triste, ça peut devenir le berce-ment de l'enfance pour adultes. Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dort. D'où l'assez lamentable mollesse et facilité des paroles chez la plupart des chansonniers canadiens ou français (Brassens est une notable exception). D'où la perpétuation d'images, de thèmes, de sensibilités dépassés. Le BATEAU ESPAGNOL de Ferré est en même temps une chanson magnifique et la naïve collection des poncifs d'un romantisme essoufflé.

A dose massive comme aujourd'hui, la chanson devient le ronron endormeur des consommateurs satisfaits que nous sommes.

J'en suis là. J'aime la chanson actuelle de toute ma faiblesse.

ANDRÉ BELLEAU